



▶ LES HISTOIRES DU PÈRE SIGMUND YANN DIENER

A-15510

« Avec le temps, le tatouage est devenu une partie de moi. Je ne l'exhibe pas et je ne le cache pas. Aux curieux, je le montre à contrecœur. Aux sceptiques, je le montre volontiers, et avec rage. Les jeunes me demandent souvent pourquoi je ne le fais pas retirer. Cette question me surprend : pourquoi le ferais-je ? Il n'y a plus beaucoup de gens sur cette terre qui portent comme moi ce témoignage. » Primo Levi avait 24 ans quand on lui a tatoué le numéro 174517 sur le bras, à son arrivée à Auschwitz. Après avoir voyagé dans des wagons à bestiaux, les déportés étaient marqués comme du bétail.

Un saut dans le XXI^e siècle : Ayal Gelles est un jeune homme moderne, il a 34 ans, il vit à Tel-Aviv. Il a choqué ses amis quand il s'est fait tatouer sur l'avant-bras le numéro de déporté de son grand-père, rescapé d'Auschwitz – les nazis lui avaient attribué le numéro A-15510. Le petit-fils raconte avoir longtemps réfléchi à se faire tatouer ce numéro. Il est finalement passé à l'acte en rentrant d'un voyage en Argentine, où il avait vu un troupeau de vaches aller à l'abattoir, un numéro tatoué sur l'oreille.

Ayal Gelles a déclenché une polémique en Israël : son geste a beaucoup choqué les religieux – les tatouages sont interdits dans la religion juive –, mais très vite, beaucoup de jeunes hommes et de jeunes femmes de sa génération l'ont imité. Et la polémique est devenue un débat intéressant dans la presse israélienne : sacrilège, œuvre de mémoire, ou répétition traumatique et dégradante ?

Dans *Numbered*, un documentaire consacré au rapport que les rescapés des camps entretiennent avec leur tatouage, on peut entendre Ayal parler avec son grand-père, lequel semble plutôt perplexe, et finalement très fier de son petit-fils¹. Mais il y a d'autres témoignages, comme cette femme qui n'aime pas du tout l'idée que son petit-fils va

La Shoah de monsieur Durand

porter « son » numéro toute sa vie.

Ça n'est donc pas à la génération des enfants de rescapés que cette idée est arrivée, ce sont des petits-enfants qui ont choisi ce mode de transmission. Ils expliquent qu'ils le font aujourd'hui parce que les derniers témoins directs sont en train de disparaître. Ils veulent que leur tatouage interroge encore dans trente ans, dans cinquante ans.

Ayal répond aux violentes critiques qu'il a reçues : « Je voulais simplement matérialiser la connexion que j'ai avec mon grand-père. » Il pense donc qu'une connexion incarnée est plus sûre qu'une transmission par la parole.

Peut-être bien que la parole, la littérature des camps, les témoignages ne suffisent pas pour ce réel-là. À défaut de connexions dans nos chaînes signifiantes, c'est-à-dire quand la parole ne tient pas, on se fabrique des connexions dans le réel, sur le corps ou dans le ciel.

L'écrivain Nathalie Skowronek, elle-même petite-fille de déporté, a publié une très belle réflexion sur cette question de la transmission de la Shoah². Dans ce livre, elle raconte une blague, qui pose bien les enjeux de la mémoire et du risque d'effacement. Maurice Dupont se rend aux services d'administration de sa ville pour déposer une demande de changement de nom. Il voudrait s'appeler Maurice Durand. L'agent d'administration : « Mais monsieur Dupont, vous avez déjà changé de nom l'année dernière, vous vous appelez Maurice Schmulewicz, et vous avez demandé à vous appeler Maurice Dupont... pourquoi changer à nouveau ? » Alors Maurice Dupont explique, avec son accent yiddish à couper au couteau : « Quand je dis que je m'appelle Maurice Dupont, on me demande tout de suite comment je m'appelais avant. C'est très gênant. Alors quand je m'appellerai Maurice Durand et qu'on me demandera comment je m'appelais avant, je pourrai répondre : "Avant, je m'appelais Maurice Dupont." » ■

1. *Numbered*, un film de Dana Doron et Uriel Sinai.

2. *La Shoah de Monsieur Durand*, de Nathalie Skowronek (Gallimard).